

Dans ce numéro :

PIERRE BLANCHAR
metteur en scène

Ciné-



mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 49 - 2 Août 1942

Voici la première
photo du nouveau
film de Danielle
Darrieux : *La
fausse maîtresse*
réalisé par André
Cayatte, film qui
inaugurera la sai-
son 1942-1943 au
Normandie, le 14
août prochain.

Photo Continental-Films.



Sur le quai de la gare de Lyon, Assia Noris sourit à Paris, à ses projets, à ses espoirs...



Un disque de Charles Trenet, le chanteur préféré...

déjà proposé d'interpréter une adaptation de la pièce de Stève Passer : *Je vivrai un grand amour*... Son premier geste en arrivant fut d'aller choisir quelques disques de son chanteur préféré, Charles Trenet. Le soir même, elle était à Tabarin... Et je veux aller au théâtre, faire faire des robes, acheter un bouledogue français... Voilà bien des projets que la blonde vedette nous confie avec un enthousiasme tout pareil à celui de ses seize ans ! Peut-être profitera-t-elle aussi de son séjour parmi nous pour doubler elle-même son dernier film : *Histoire d'amour*. Assia Noris a retrouvé Paris... Paris l'adoptera bientôt... N'est-elle pas un peu de chez nous puisqu'elle a parlé le français avant sa langue maternelle.

Pierre ALAIN.

Le soir, à Tabarin, aux côtés de son metteur en scène Abel Gance, Assia Noris retrouve la gaieté de Paris.



Assia Noris a retrouvé PARIS

ASSIA NORIS est arrivée à Paris cette semaine, venant de Rome où elle compte parmi les vedettes les plus aimées du public italien. Déjà, Assia Noris nous avait rendu visite il y a quelques mois... dans le film *Une romantique aventure* où elle interprétait un rôle d'hum-ble fille avec beaucoup de charme. La voici aujourd'hui parmi nous, un peu fatiguée par le long voyage, mais heureuse de retrouver Paris. — J'ai terminé mon dernier film, *Histoire d'Amour*, la veille de mon départ... C'est un rôle moderne très dramatique que j'ai tourné sous la direction de mon mari, Mario Camerini. Et je vais commencer dans quelques jours *Le Capitaine Fracasse*... J'ai rapporté de Rome toutes les robes que je porterai dans ce film en costumes. Elles ont été exécutées là-bas sur les dessins envoyés de Paris... Assia Noris parle le français sans accent. Née en Russie, elle fut élevée à Nice où elle fit ses études. Et chaque année elle venait passer ses vacances à Paris... A seize ans, elle partit pour l'Italie. Une petite fille nous quittait. Une grande vedette nous revient... Assia Noris a déjà tourné vingt-six films, des comédies et des drames, des rôles d'hier et d'aujourd'hui... Elle parle plusieurs langues et se déclare enchantée de tourner dans nos studios... — Je resterai deux mois à Paris... J'ai déjà fait au *Capitaine Fracasse* le sacrifice de ma chevelure qu'il a fallu couper pour me permettre de porter la perruque de Zabelle, mon héroïne... « Peut-être tournerai-je un second film à Paris après celui-ci. On m'a

(Photos Nicollini, N. de Morgoli et Lido.)

MARIN MANQUÉ ... Pierre Blanchar met le cap sur la mise en scène ...



EN 1918, Pierre Blanchar était soldat de deuxième classe à Verdun. Aujourd'hui, il est colonel du Premier Empire à Joinville. Demain, il sera metteur en scène, ce qui correspond, dans la hiérarchie cinématographique, au grade de général. C'est ce qu'on peut appeler de l'avancement. Un type curieux, ce Pierre Blanchar. Il a raté toute sa jeunesse. Il a commencé d'abord par être recalé deux fois de suite au Conservatoire. Il échappe de justesse à la carrière de commis-voyageur. La guerre l'empêche de passer son brevet de capitaine au long cours.

Enfin, il est à deux doigts de devenir aveugle à Verdun. Ecœuré, il décide, après la guerre, d'aller auditionner à l'Odéon. Il est à Toulouse, toujours en uniforme, et il demande une permission de quarante-huit heures. Le train est à 20 h. 2. Il égare sa permission, la retrouve à la dernière minute, arrive à la gare hors

d'haleine, la musette en bataille, le colot de travers. Il est 20 h. 3. Miracle ! Le train est encore en gare. Il saute dedans et le voilà parti pour Paris, l'Odéon, le Conservatoire, le théâtre, le cinéma, le succès et la gloire. Ce train-là, c'était la chance, et la chance l'a attendu une minute. Mais lui l'avait attendue vingt ans. Un curieux type, ce Pierre Blanchar. Toute sa jeunesse, il a failli devenir quelque chose. Finalement, il est devenu quelqu'un.

Donc, après vingt et un ans exactement de brillants et loyaux services dans la comédie, le drame et la tragédie, Pierre Blanchar s'engage dans la mise en scène. Pierre Blanchar redébute tranquillement, bras dessus, bras dessous, avec sa chance qui ne l'a pas quitté depuis le train de 20 h. 2. Mais s'il compte un peu sur elle pour l'aider dans ses nouveaux débuts, il compte surtout beaucoup sur lui. Aussi, avant d'entamer cette nouvelle partie, Blanchar rassemble patiemment ses atouts.

(Suite page 15.) JEANDER.



Le metteur en scène Jean Delannoy s'entend fort bien avec son interprète et... futur rival.

Pierre Blanchar et Annie Ducaux dans une scène pathétique de « Pontcarral ».

Pierre Blanchar devant... Pierre Blanchar ou plus exactement le colonel Pontcarral.



(Photos Harcourt et N. de Morgoli.)





Dans les Studios

Simone Renant et
François Périer, deux
héros de *Lettres
d'Amour*...

Odette Joyeux semble
bien mélancolique...

Lettres d'Amour

Le cinéma est en train de découvrir le charme du siècle dernier, la grâce de ses modes surannées, son romantisme et son romanesque, ses mœurs et ses personnages, une « douceur de vivre » qui n'était cependant exempte ni de passions, ni d'enthousiasmes...

Après *La Duchesse de Langeais*, *La Symphonie Fantastique* et *Mam'zelle Bonaparte*, *Lettres d'Amour*, dont Claude Autant-Lara vient d'entreprendre la réalisation, évoquera les années 1850-1855, mais non plus, cette fois, au cœur de la vie parisienne, dans ce faubourg Saint-Germain cher à Balzac, ou dans l'antichambre des Tuileries.

Si la Cour se trouve un peu mêlée à l'action de *Lettres d'Amour* — on y verra un Napoléon III sous les traits de Debucourt — ce

sera presque par accident. Une visite impériale à la petite ville d'Argenson bouleversera la vie paisible de ses habitants et donnera un tour aigu aux sournoises rivalités qui dressent l'un contre l'autre, le « beau monde » et « la boutique » de cet univers en miniature.

Comme dans tous les conflits, il y aura des partisans et des détracteurs, d'autant plus passionnés que les clans sont représentés par deux femmes également charmantes, anciennes amies que le destin a séparées : Zélie Fontaine, devenue maîtresse de postes, dirigeant avec autorité le relais d'Argenson, et la préfète, groupant autour d'elle tous les beaux esprits de la ville.

Nous les trouvons, l'une et l'autre, au cours d'un bal qui doit, pour la première fois, réunir l'aristocratie et le commerce. Cela n'ira pas, on

le devine sans potins, sans intrigues, ni sans pointes. Mais, pour l'instant, Odette Joyeux et Simone Renant semblent rivaliser d'élégance et de charme... Autour d'elles, dans le vaste décor du nouveau studio de Boulogne, se presse une foule de dames en crinolines, de messieurs en jaquette, d'officiers à brandebourgs, tout un monde aux parures chatoyantes, sous l'éclat des ors et des lustres.

Et voici François Périer, jeune gandin, signataire des fameuses « lettres », Alerme toujours bedonnant, et Vattier, l'austère M. Brun de Marius...

Demain, on dansera dans ce cadre le fameux « quadrille des lanciers », qui fit l'enchantement de toute une génération, et laisse encore de doux souvenirs au cœur des vieilles dames qui eurent vingt ans quand l'Empire se mourait.

P. L.

Une Edwige Feuillère souriante, telle sera *L'Honorable Catherine*.



L'HONORABLE CATHERINE

C'EST encore à un bal que nous invite *L'Honorable Catherine*, qui s'appela d'abord *Solange*, peut-être parce que l'auteur du scénario n'est autre que Solange Térac, ex-Solange Bussy, romancière et dramaturge...

Mais ici le cadre est moderne, d'un modernisme qui n'a, du reste, rien d'agressif. Le plateau C. D. des Buttes-Chaumont s'est transformé en un dancing de plein air, aux allures printanières. Les feuillages n'ont pas encore eu le temps de se flétrir sous la chaleur des spots... Au-dessus des arceaux qui dessinent de discrets bosquets, des globes électriques sont assemblés en grappes lumineuses, des papillons étincellent, plus grands que nature, contre le ciel nocturne... Un orchestre tzigane chante en sourdine...

Il est trois heures du matin. Les couples se vident et les couples s'enlacent... Un violoniste souriant glisse d'une table à l'autre, avec des gestes enjôleurs...

Marcel L'Herbier dirige cet enchantement nocturne, Raymond Rouleau et André Luguet, tous

deux en smoking, sont perdus dans la foule, à une table quelconque. Le premier nous confie que dans ce nouveau rôle, — un rôle gai assez peu conforme à ceux qu'on lui réserve d'ordinaire, — « il élève des chevaux et courtise les femmes », ce qui fait, somme toute, une destinée assez enviable.

André Luguet est le mari de la charmante Claude Oënia, venue rapidement de la scène au studio. Quant à Edwige Feuillère, qui a voulu, elle aussi, « faire rire un peu les spectateurs après les avoir si souvent fait pleurer », elle sera *L'Honorable Catherine*, une femme qui a trouvé le secret pour unir étroitement les affaires commerciales aux affaires de cœur et placer des pendules tout en préservant la vertu des femmes mariées...

Mais pour jouer les aventurières, Edwige Feuillère ne se départit pas de la plus noble allure. Son arrivée sur le plateau a toujours l'apparence d'un cérémonial, où habilleuse, maquilleur, galant assistant, jouent les pages du Grand Siècle... Tant il est vrai qu'on porte en soi le personnage de son cœur !

P. A.

(Photos Synops et Films-Orange.)

KIRSTEN HEIBERG

*Petite bourgeoise et
Femme fatale*



Ceux d'entre nous qui possèdent un poste radiophonique puissant ont pu entendre bien des fois au cours de concerts enregistrés des stations nordiques la voix magnifique de contralto d'une vedette dont la renommée de chanteuse est là-bas aussi grande que celle de la divine Zara Leander. Pour les autres, qu'ils regardent le visage à l'ovale pur et resplendissant de la photo ci-contre et qu'ils lui prêtent le timbre de voix de Léo Marjane : ainsi ils comprendront l'attrance et la séduction de Kirsten Heiberg. Au reste, dernièrement, nous avons pu la voir et l'entendre dans son premier film, « Femmes pour Golden Hill », qui l'a révélée comédienne sensible et accomplie. Kirsten Heiberg donne elle-même l'explication de ses débuts au cinéma :

— J'ai toujours été attirée vers ce monde enchanteur comme un papillon vers la flamme... avec cette seule différence que j'espère ne pas m'y brûler. Et si je suis allée en Allemagne, c'est parce que j'avais l'impression que ma voix s'adaptait surtout à la tonalité allemande... et peut-être parce que j'étais un peu impressionnée par l'exemple de ma compatriote Greta Garbo qui, elle aussi, débuta à Berlin !

Jean GEBE.

(Photo A.C.E.-U.F.A.)



Pour le
Grand Combat

ON RECONSTITUE

L'ère des grands décors n'est pas passée, malgré la difficulté de se procurer des matériaux. Marcel Carné a construit un château fort du ^{xv}e siècle pour accueillir les *Visiteurs du soir*. Jean Delannoy a réquisitionné deux studios pour les quarante-deux décors de *Pontcarral*. Paul Mesnier a édifié une église pour la première communion de *Patricia*. Bernard-Roland fait pousser sur un terrain du voisinage des studios de Neuilly un authentique Vélodrome d'Hiver où se déroulera demain le *Grand Combat*.

Ce travail gigantesque est dû à l'architecte-décorateur Mary, qui, un peu comme les aviateurs, scrute le ciel à chaque instant pour analyser la course des nuages. Le mauvais temps est un redoutable adversaire. Voilà un mois qu'il travaille. Après avoir étalé le terrain, qui se tordait sous des dénivellations d'un mètre quarante, il a lancé dessus un cylindre à vapeur pour le consolider. Puis, comme pour édifier un cirque, il a jonché de poteaux de sept mètres le tracé d'un cercle de quarante mètres de diamètre. C'est l'armure du futur Vél'd'Hiv. Le vrai, qui a cent vingt mètres de diamètre et vingt de hauteur, peut abriter vingt mille spectateurs; celui-là en contiendra deux mille...

L'édifice, construit pour tenir le coup six mois, est fait avec les matériaux tirés des péniches condamnées et des anciens bateaux-lavoirs en démolition sur la Seine devant le studio. Pour y ajouter un aspect plus vrai, le plancher, les gradins et les chaises numérotées ont été empruntés au vrai Vél'd'Hiv. Quant à la toile qui coiffe l'arène, c'est un prêt du cirque Fanny.

Voilà comme les bâtisseurs de décors s'ingénient à tromper l'œil.

Mais tout n'est pas factice au studio... Sur le plateau, il y avait, l'autre jour, de vrais gendarmes de Neuilly en mal de sourires d'artistes qui avaient saisi l'occasion d'une tournée dans les parages pour y pénétrer.

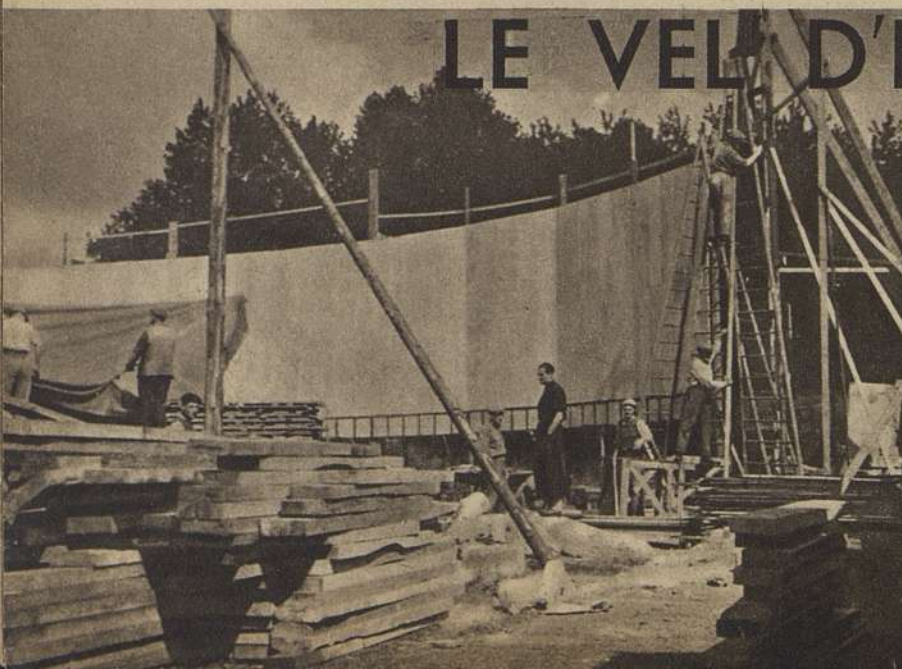
Lorsqu'on fit croire au régisseur qu'il s'agissait de figurants, celui-ci les aborda d'une voix malonnante :

— On n'a pas besoin de vous ici !. Allez dehors !... Une autre fois...

La force publique résista à cet ouragan verbal d'autant mieux qu'elle luttait avec des rires gros comme elle. Et le régisseur enfin averti battit en retraite après avoir pris sa bonne part de l'hilarité générale.

Rien n'est faux que le vrai !.

JEAN RENAUD.



LE VÉL'D'HIV'

Dans une
loge du Vél'
d'Hiv' on a
porté Jimmy
Gaillard dé-
faillant...

(Photo S. U. F.)

On recon-
stitue le Vél'
d'Hiv' sur un
terrain vague
non loin du
studio de
Neuilly.

COMBATS d'Écran

par J. JOSEPH-RENAUD



Protée ou le triomphe du mélo
d'avant-guerre.

J'ai eu dans le film parlant tiré du *Bossu*, à mettre en scène le genre de combat le plus malaisé : celui qui se passe à cheval !. Je parle du choc non de deux groupes de cavaliers, mais simplement de deux cavaliers ; ils se trouvent toujours trop près ou trop loin ; les moutonnements des épées ou sabres effraient les chevaux et, parfois, les blessent et les font s'emballer. Lagardère poursuivi par Joël de Jugan, parant un coup de tranchant, ripostant par un coup de pointe, cela demanda, pour être bien réussi, deux demi-journées. Et, pourtant, Vidalin et son partenaire sont de bons cavaliers.

L'exactitude archéologique ne peut pas toujours être rigoureuse, car, trop respectée, elle risque de rendre un combat incompréhensible. Tenez, dans l'empoignade entre le Chourineur et le prince Rodolphe, des *Mystères de Paris*, version muette, j'avais donné à ce dernier une boxe telle qu'on la pratiquait en Angleterre en 1830, à poings nus en y mêlant des prises de lutte ; à cette époque où l'on se battait sans gants, les coups de poings étaient donnés presque de haut en bas, comme des coups de marteau ; en garde, le buste était cambré en arrière et les jambes restaient à peine plées. Cette manière différait tant de la boxe qui se pratique aujourd'hui dans le ring que je ne sais si ce combat fut bien compris du public.

En beaucoup de films, — surtout de films américains, — on voit des duellistes de jadis s'affronter selon les principes de l'escrime moderne. Ne blâmons pas trop leurs metteurs en scène qui reproduisent là une erreur fréquente chez les grands romanciers d'imagination, Dumas père, entre autres, qui fait prendre à d'Artagnan « un contre de quatre si étroit qu'il ne serait pas sorti de l'anneau d'une jeune fille » ! Or, à l'époque de d'Artagnan, les contres n'existaient pas ! L'épée des mousquetaires, à la fois tranchante et piquante, était même si lourde qu'elle ne permettait qu'une escrime rudimentaire. L'escrime telle que nous la concevons, et surtout telle que le public se la représente, date de la moitié du XVIII^e siècle !.

Dans *Le Bossu*, je me suis servi exclusivement de l'escrime usitée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le public ne fut pas déconcerté par les parades de main gauche, les attaques en passant le pied gauche en avant, les prises de corps, la défensive avec le manteau, etc., car ces divers procédés sont facilement intelligibles et très spectaculaires.

A l'étranger, le temps accordé à la production d'un duel est beaucoup plus grand. Une société étrangère m'accorda un mois pour régler le combat du héros et du traître d'un vieux drame ; bien entendu, cet entraînement spécial eut lieu avant le début des prises de vues. On avait planté pour moi le décor qui était une salle d'auberge du XVI^e siècle. La confiance que l'on m'avait accordée ne fut pas déçue. J'engageai comme accessoires les tables, les escabeaux, les brocs d'éclair ! Tout ce qu'un combat furieux peut mettre en œuvre fut employé. À un instant, un des antagonistes coupa d'un coup de « taille » la corde du lustre ; celui-ci s'effondra sur le plancher. La bagarre continua à la lueur incertaine du foyer !... L'ensemble constitua certainement un des principaux attraits du film.

Quelle chance lorsque les adversaires sont de bons escrimeurs, ou l'un tout au moins. Par exemple, dans la rencontre entre le jeune seigneur sympathique et le vieux roué dans la dernière version des *Deux Orphelines*, j'ai pu obtenir les plus gracieux effets de M. Martinelli parce qu'il connaît fort bien l'art des armes. De même dans *Don Juan et Faust*, M. Jacques Cate-lain eut, l'épée à la main, une magnifique allure, M. Arquillière, lui aussi, soit dire. Aussi n'ai-je eu aucun mal à régler la leçon d'escrime, si plaisante, qu'il prenait en jouant *Le Bourgeois Gentilhomme*.

J'ai eu dans le film parlant tiré du *Bossu*, à mettre en scène le genre de combat le plus malaisé : celui qui se passe à cheval !. Je parle du choc non de deux groupes de cavaliers, mais simplement de deux cavaliers ; ils se trouvent toujours trop près ou trop loin ; les moutonnements des épées ou sabres effraient les chevaux et, parfois, les blessent et les font s'emballer. Lagardère poursuivi par Joël de Jugan, parant un coup de tranchant, ripostant par un coup de pointe, cela demanda, pour être bien réussi, deux demi-journées. Et, pourtant, Vidalin et son partenaire sont de bons cavaliers.

L'exactitude archéologique ne peut pas toujours être rigoureuse, car, trop respectée, elle risque de rendre un combat incompréhensible. Tenez, dans l'empoignade entre le Chourineur et le prince Rodolphe, des *Mystères de Paris*, version muette, j'avais donné à ce dernier une boxe telle qu'on la pratiquait en Angleterre en 1830, à poings nus en y mêlant des prises de lutte ; à cette époque où l'on se battait sans gants, les coups de poings étaient donnés presque de haut en bas, comme des coups de marteau ; en garde, le buste était cambré en arrière et les jambes restaient à peine plées. Cette manière différait tant de la boxe qui se pratique aujourd'hui dans le ring que je ne sais si ce combat fut bien compris du public.

En beaucoup de films, — surtout de films américains, — on voit des duellistes de jadis s'affronter selon les principes de l'escrime moderne. Ne blâmons pas trop leurs metteurs en scène qui reproduisent là une erreur fréquente chez les grands romanciers d'imagination, Dumas père, entre autres, qui fait prendre à d'Artagnan « un contre de quatre si étroit qu'il ne serait pas sorti de l'anneau d'une jeune fille » ! Or, à l'époque de d'Artagnan, les contres n'existaient pas ! L'épée des mousquetaires, à la fois tranchante et piquante, était même si lourde qu'elle ne permettait qu'une escrime rudimentaire. L'escrime telle que nous la concevons, et surtout telle que le public se la représente, date de la moitié du XVIII^e siècle !.

Dans *Le Bossu*, je me suis servi exclusivement de l'escrime usitée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le public ne fut pas déconcerté par les parades de main gauche, les attaques en passant le pied gauche en avant, les prises de corps, la défensive avec le manteau, etc., car ces divers procédés sont facilement intelligibles et très spectaculaires.

L'escrime moderne « rend » peu à l'écran :

(Photos Cossira.)



On croise le fer... Les adversaires sont « d'époque », mais l'arbitre est de nos jours...

les gestes y sont si fins, si rapides, qu'on les distingue mal ; ils ne donnent jamais assez d'images. Dans un duel qui se passe de nos jours, on trouvera donc intérêt à y placer — si possible ! — quelques « esquives de buste » encore usitées en Italie et qui sont d'ailleurs permises en France, telles que l'*in quartata* et la *passata sotto*.

D'autre part, un duel moderne, où les lames sont toujours strictement « en ligne », présente des risques sérieux pour les interprètes, même si les pointes sont émoussées.

Ne pas croire que le public accepte béatement qu'un film comporte des erreurs, qu'il s'agisse d'escrime, de boxe ou de tel autre exercice de défense. Une salle de cinéma contient toujours une minorité sportive qui relève aussitôt les invraisemblances ; celles-ci suffisent, en tout cas, à détruire l'illusion, même pour les profanes, qui, s'ils ne les discernent pas, les ressentent beaucoup plus que ne le pensent certains metteurs en scène.

Dans un film parlant, on peut intensifier un combat par des exclamations, des « appels de pied », des cliquetis de lames, des exclamations de spectateurs et autres bruits qui ajou-

tent à l'effet de la scène. Mais le découpage du film muet offrait pour le mouvement général certaines facilités que je regrette.

Les batailles sans armes ou plutôt avec « les armes de la nature » : pieds, poings, tête, coudes, genoux, sont relativement faciles à régler et à mouvementer.

Dans les films américains on se contente généralement d'un cross sur la mâchoire qui produit le knock-out. Rien n'est plus faux, et le public le sent bien. Dans le ring, avec des gants, le knock-out est facile, mais à mains nues et dans une bagarre animée, on ne le provoque pas aisément. Les coups de poings sans gants ne produisent guère que des contusions.

Je me rappelle avoir, dans *Protée* interveni, mis en scène un combat entre Josette Andriot et deux apaches joués par deux formidables athlètes, qui donnaient une impression intense de réalité. On eût dit que cette femme qui, en réalité, n'était ni plus vigoureuse ni plus souple qu'une autre, démolissait vraiment les colosses que je lui avais opposés. Mais nous avions répété huit jours !

J. JOSEPH-RENAUD

La Dame de Montsoreau qui fit, après les *Trois Mousquetaires*, palpiter tant de cœurs sensibles...



Tu m'aimeras... le temps d'un film

ILS tournent encore ensemble!

Qui ?...

Mais eux... Lui, elle, le couple idéal...
...Edwige Feuillère et Pierre-Richard Willm, Armand Duval et Marguerite Gauthier. Edwige Feuillère aurait dû vivre sous le premier Empire, ne serait-ce que pour porter ces robes à taille haute qui lui vont si bien. Elle aurait été comtesse, peut-être duchesse et elle serait sans aucun doute devenue amoureuse d'un jeune et séduisant marquis.

Cependant, en 1942, Edwige Feuillère, devenue duchesse de Langeais, est passionnément amoureuse d'un jeune général au visage tourmenté; seulement c'est dans son dernier film... Dans La Dame aux Camélias, Marguerite aime Armand; dans La Duchesse de Langeais, Antoinette aime encore Armand; dans la vie, comment Edwige appelle-t-elle son grand ami? Armand, Pierre ou Richard?

...Couple idéal, couple amoureux, couple fidèle. Ils ont été Adrienne Lecouvreur, Maurice de Saxe; ils se sont aimés, un royaume les a séparés; ils se sont aimés follement dans La Dame aux Camélias, la maladie les a séparés. Dans Le Duel, la religion les sépare encore. Mais la vie leur devait une revanche; si Adrienne et Maurice n'ont pu être réunis, si Marguerite et Armand ont été brutalement désunis, Yvonne et Pierre, dans ce beau et grand film qu'est la vie, ont été réunis...

Les couples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire...

A.-L. du ANYS.

(Voir suite pages 14-15.)

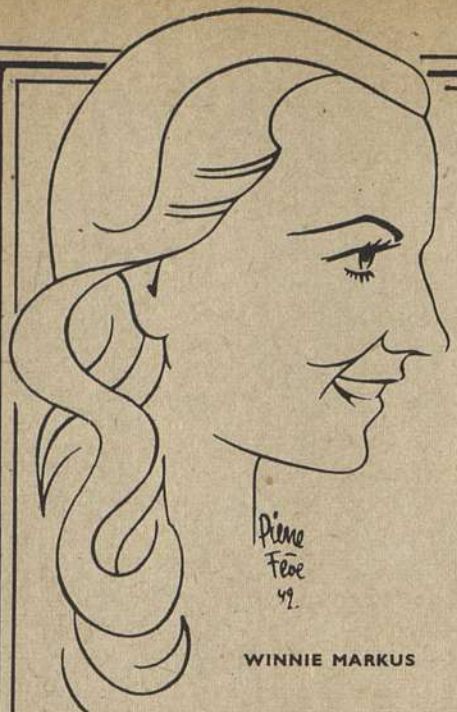
Accoudés à la fenêtre, à quoi songaient Pierre Blanchar et Annie Ducaux, dans L'Empreinte du Dieu? A leurs prochains films ?

Epoux, puis père de la douce Micheline Presle dans Paradis Perdu, Fernand Gravey devait la retrouver dans Histoire de Rire.

Trois valse. 1850, 1900, 1940. Pendant près de cent ans, la grand'mère, la mère et la fille aimeront le même homme.

(Photos Lux, Vedis-Film et Discina.)

Dans les jardins du Palais-Royal, la duchesse de Langeais va-t-elle enfin dire au marquis de Montriveau qu'elle l'aime ?



WINNIE MARKUS

ETANT prisonnier de guerre, le signataire observe le règlement. Le règlement lui interdit d'adresser la parole aux civils.

Il n'adresse jamais la parole aux civils.

C'est pourquoi, employé aux studios de la Baviaria, il a parfois le sentiment de trahir sa profession de journaliste en laissant échapper les multiples occasions d'interviews qui s'offrent...

Du haut des passerelles, où il manœuvre « spots » et « sunlights », ou plutôt « kawés » et « collés », il se borne à noter ses impressions.

En voici quelques-unes qu'il a reçu l'autorisation de faire parvenir à « Ciné-Mondial ».

WINNIE MARKUS

A son accent chantant, on la prendrait pour une Roumaine. Elle est de Prague. Elle est belle, non sans défauts, si l'on est épris de beauté classique, mais avec un « chien » exquis.

On la soupçonne d'être audacieuse, ambitieuse et de marcher droit devant elle sans s'inquiéter de renverser quelques potiches. Après tout, peut-être n'est-ce là qu'une impression.

Les jours de pluie, elle arrive au studio vêtue d'un pantalon d'homme, qui va à ravir à sa taille haute, fine et souple, à son allure décidée, à son profil énergique où saillent légèrement les pommettes.

Elle est charmante lorsque son rôle lui attribue, comme dans « Kleine Resi-

Un prisonnier

denz », son dernier film, des toilettes d'une autre époque, et très féminines. Elle joue sagement sa scène dans une robe longue où les jambes sont prisonnières, dans un corset qui affine la taille et évase les hanches, mais raidit l'attitude.

Soudain, d'un geste de gamine, elle esquisse un entrechat, fait une pirouette, improvise un rythme « swing » dont l'effet, par contraste avec la noblesse du vêtement, est irrésistible. Elle sait prendre une pose hautaine, mais garde dans la voix quelque chose de « peuple » qui est parfois émouvant.

Elle a dans son regard de la malice et de la fierté ! La voyant, Byron aurait dit : « Cavale indomptable ».

HANS ZERLETT

Il est très sobrement vêtu et ne porte aucun des accessoires qui signalent



HANS ZERLETT

l'homme de cinéma, il ne crie jamais et ne fait pas de gestes excessifs. Ainsi, sa présence étonne-t-elle un peu dans un studio. On le prendrait pour un professeur d'histoire ou de mathématiques venu en visiteur.

A première vue, il paraît gêné d'être là. Il glisse à pas menés, parle en sourdine et disparaît entre les scènes. Son visage est morose. On se dit : « Voilà un metteur en scène qui s'ennuie ».

C'est une erreur. Rien n'échappe à son regard malicieux et, sans en avoir l'air, il dirige son monde avec une autorité exemplaire.

Il a le sens et le goût de l'humour. On ne le voit pas d'abord, mais on le découvre bientôt. Il lui arrive souvent de marmotter entre ses dents une phrase qui fait rire tout le monde. Sur quoi, il se détourne pour sourire à son tour.

Lorsqu'un interprète ne joue pas selon ses désirs, il prend sur lui de donner l'exemple. Nul moins que lui n'est doué pour le métier d'acteur. D'un air gauche et décidé, il indique la scène et, chose étonnante, on comprend tout de suite ce qu'il veut.

Dans le choix de ses sujets, dans leur exécution, dans la recherche des « gags », dans les nuances du jeu qu'il exige de ses interprètes, il révèle la finesse de son esprit et la mesure de son tact.

Auteur et scénariste, il n'y a pas longtemps qu'il fait de la mise en scène et,

Lors de notre visite à la Baviaria, nous avons eu la surprise de rencontrer un groupe de prisonniers français qui travaillaient dans les studios. C'est ainsi que nous avons retrouvé l'un de nos confrères, Roland Miglievi, dont nous avons la joie de publier les impressions d'Allemagne, en même temps que des croquis

Français dans Allemands

réalisés par un de ses camarades, Pierre Fève. Pierre Miglievi nous écrit aujourd'hui : « Je garderai de votre visite un souvenir durable et attendri. En retrouvant des visages qui m'ont rappelé le passé et promis l'avenir, j'ai senti s'affirmer mon courage et ma patience. »

P. H.

très vite, il conquiert une réputation. Dans l'année qui vient de s'écouler, il a réalisé trois films : « Venus vor Gericht », « Kleine Residenz » et « Einmal der liebe Herrgott sein ».

Il parle français et parfois on l'entend dire, avec un clin d'œil gentil pour ceux de nous qui travaillent sur le plateau : « Silence, on tourne ! »

Il est coquet. Il change tous les jours de costume. Et comme il a de la méthode, c'est toujours dans le même ordre qu'il en change.

JOE STOCKEL

Acteur en même temps qu'auteur et metteur en scène, il mime le jeu de ses personnages tout en les dirigeant. Chez lui, c'est un tic. Dès qu'on commence à tourner une scène, Joë Stöckel pose sa masse énorme sur un petit fauteuil pliant qui, ô miracle ! ne s'effondre pas sous son poids ; il s'affaisse et rentre en lui-même comme ces gobelets de camping dits « télescopiques », et son visage aux plis multiples se livre à une extraordinaire gymnastique de rides, de fossettes et de bajoues. Ses yeux s'ouvrent, se ferment, s'étonnent et se réjouissent, sa bouche récite muettement le texte, son nez remue et ses oreilles s'agitent. Si les acteurs le regardaient alors, ils éclateraient certainement de rire. Nous-mêmes, nous nous retenons par respect pour le « ton ».

JOE STOCKEL



Acteur et auteur comique, Stöckel n'a pas l'humour débonnaire des hommes gros.

Lorsque la colère s'empare de lui, le studio retentit des éclats de sa voix. Tout le monde se tait pour ne pas l'exciter davantage et l'on échange des regards amusés et navrés.

Il fume sans arrêt, bien que ce soit « streng verboten » et le pompier de service, homme pourtant redoutable, n'ose rien lui dire.

Lorsqu'il n'est pas fâché, Stöckel aime à dire des blagues salées, mais pas au sel attique, qui font rougir les figurantes ingénues.

Sa spécialité, c'est le film bavarois ; lui-même revêt, rarement il est vrai, le costume local, courte culotte de peau, bas ne couvrant que les mollets, chemise à carreaux que sanglent des bretelles de cuir ornées du traditionnel edelweiss en médaillon, chapeau vert pointu à blaireau de belle taille. Ainsi déguisé, il est franchement comique.

LIL DAGOVER

Ah ! l'étonnante, l'émouvante créature ! Elle garde, inaltérables, son char-

me et sa féminité ! A côté d'elle les plus jeunes, les plus belles pâlisent et s'effacent.

Lorsqu'elle arrive sur le plateau, un remous agite personnel et figurants. On s'écarte sur son passage, on s'incline pour l'observer, les conversations s'arrêtent et un murmure les remplace.

Sous les feux des projecteurs, impitoyables à la médiocrité, son beau visage grave s'anime d'une vie intense et lorsqu'elle sourit c'est un rayonnement sur tout son être et comme un signe divin qui la transfigure et l'ennoblit.

L'emploi à dessein des expressions qui pourront paraître excessives mais qui correspondent exactement aux sentiments qui s'emparent de toute âme sensible en présence d'une artiste exceptionnelle.

Le rôle trop court qu'elle vient d'interpréter dans « Kleine Residenz » a été un régal pour mon goût. Je revois une scène où, duchesse régnante, elle apparaissait dans la loge des souverains au parterre des courtisans. La fiction du film avait fait place à une évidente réalité tellement Lil Dagover jouait au naturel le personnage de la majesté. Dans la scène suivante, elle n'était qu'une épouse qui faisait don de toutes les délicatesses, de toutes les ardeurs de son amour.

Dans la vie, cette femme exquise est la simplicité, la bonté mêmes. Il suffit pour le savoir d'observer avec quel ton elle s'adresse au plus humble des machinistes.

Roland MIGLIEVI.

LIL DAGOVER



Pierre Fève 42

Fernand Gravey, gentleman et pittoresque héros de *La Nuit*.

DEPUIS la venue du parlant, la prudence, et avec elle la banalité, s'est installée dans la production. On ne pouvait guère espérer l'en voir sortir à un moment comme celui-ci où les fameuses contingences matérielles pèsent plus lourdement que jamais sur les élan de l'imagination. Et cependant Marcel L'Herbier vient de nous prouver que rien n'est impossible à un esprit persévérant. Son dernier film, **La Nuit Fantastique**, a pour premier mérite de sortir hardiment de l'ornière trop facile où l'on ne risque plus les cahots.

Sans doute est-il bon de retrouver à l'écran l'image des sentiments et des passions qui agitent l'homme. Mais pourquoi cette toile magique ne relèterait-elle pas ses songes ? On aimerait parfois perdre pied, quitter la réalité pour un domaine où l'on n'aurait à s'étonner de rien... Au fond, personne ne s'est jamais plaint de ses rêves, même si l'action qu'ils nous proposent bouleverse quelque peu la routine quotidienne.

Fernand Gravey vit cette *Nuit Fantastique* avec la désinvolture charmante que nous lui connaissons. Pour n'être cependant qu'un « rêve éveillé », elle nous fait pénétrer dans une réalité vue au travers d'un esprit surmené qui en recompose les images à la façon dont l'aveugle du film recompose, pour lui seul, l'apparence des êtres et des choses qui l'entourent.

Et voici pour le réalisateur de beaux prétextes à faire entrer en scène les effets de magie, les truquages, les procédés qui donnèrent tant d'intérêt au cinéma muet ! L'Herbier peut dire avec raison que ce film fut pour lui un vrai « bain de jouvence ». Il évoque *Méliès*, les premiers temps du cinéma où se rencontraient encore la féerie, l'extravagance et le pittoresque du théâtre de *Robert Houdin*.

Mais si *La Nuit Fantastique* propose au spectateur un monde où tout est relatif, où le réel n'est point sous forme de cauchemar. Tout y est à la légère et de touche, l'aisance, l'originalité à quel se reconnaît si bien, la marque de son auteur. Et quel plus charmant *fil d'Ariane* que la silhouette blanche de Micheline Presle pour nous guider dans le dédale de cette aventure où la poésie et l'humour se donnent rendez-vous ? Nous n'entreprendrons point d'en conter les péripéties. Elles sont réservées à la surprise du spectateur, et à son plaisir, s'il a lui-même quelque désir de s'arracher aux soucis de la vie courante.

Pierre LEPROHON.

(Photos R. A. C.)

Embarquement
pour Cythère... sur
les ailes de "la
petite reine".

Le couple de *La Nuit Fantastique* dans l'atmosphère du rêve : Micheline Presle et Fernand Gravey.

Fernand Gravey, gentleman et pittoresque
héros de *La Nuit
Fantastique*.

NOTRE GRAND
ROMAN
CONCOURS

RESUME. — Alain Denis réussit à photographier la star Irène Claire à son arrivée en France... Dans le train qui l'amène à Paris, elle disparaît mystérieusement.

Il se laissa glisser lentement à demi vers son chef :
— Elle est méconnaissable, dit-il, et il s'enfuit.

à demi vers son chef :
— Elle est méconnaissable, dit-il, et il s'enfuit.

✱

La nouvelle de la disparition d'Irène Claire arriva au début de la soirée. Alain était revenu au journal par le plus grand des hasards.
— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.
On lui tendit la note. Accompagnée de son « secrétaire particulier », M. Georges Glaieu, Irène avait pris le train de onze heures pour Paris. Le rapide ne s'était pas encore arrêté qu'on signalait déjà sa disparition. On supposait qu'elle était tombée sur la voie...
— Mais c'est affolant !
Son chef et lui demandèrent un congé d'un mois.

— Mais c'est affolant !
Il se précipita chez son chef et lui demanda un congé d'un mois.

— Mais c'est...
Il se précipita chez son chef.
IV
Si la disparition d'Irène Claire avait bouleversé d'une façon aussi inattendue l'existence d'un reporter photographe, à quelques lieues de là, elle réduisait à néant le malheureux Glaieu, détective privé.
Quand le train s'arrêta, il avait encore la main crispée sur la poignée du signal d'alarme.
Ses yeux mortels lui couvraient le visage et il bégayait :
« Ça va bien ! Ça va bien ! Diabolique ! »
Et, tout en ventilant, tapotant les joues de sa femme :

— C'est affreux ! Inimaginable ! Il se laissa ventiler, l'ap-
 — On le lit assise, tel un malade, il se laissa ventiler, l'ap-
 donner un verre de calvados qu'il but d'un trait.
 — Merci... j'en veux bien encore, dit-il, et on lui en redonna.
 Mais le chef de train n'avait rien d'un garde-malade. A son arrivée
 la scène changea. ? Qui est-ce ? Qui a tiré le signal ?
 d'interrogations monosyllabiques e
 tachait son dernier

— Alors ? Quoi ? Qu'est-ce ?
Il se fraya un passage à coups d'interrogations
effrayantes. Quand il fut devant Glacéul, celui-ci absorbait son

— C'est pour boire que ce quidam le descendait.
C'était ramener brutalement à la réalité le digne
s'abandonnait déjà volontiers aux bons soins de son entourage. Le
grande, il se redressa, rassembla tout son souffle et com-
crist tombée du train.

— Irène Claire... Mais aidez-moi à la chercher, bon Dieu... Irène Claire... Mais aidez-moi à la chercher, bon Dieu...

Et, sans qu'on put le relever,
Exaspéré, le contrôleur le rattrapa, le saisit par le bras,
remonta dans le wagon.
C'est un fou, pensa-t-il.
Le mécanicien le signal du départ.
Le train partit, et le contrôleur ne put paraître sans...

— C'est un peu...
Là-dessus, il donna un effort surhumain pour
Georges Glaieul fit alors un effort surhumain pour
et donner de la vraisemblance à son récit.
comme quelqu'un qui a connu bien des aventures, l'
comme quelqu'un qui a poussé par un besoin de tranqui
comme quelqu'un qui a touillé tous le

Picade comme quelque chose de plus poussé,
chef de train l'écoula, puis plus poussé
lité que par conviction, accéda à son désir de toulon.
compartiments. Le résultat fut concluant : il n'y avait plus d'Iren
compagnie avec vous au départ, demanda l'
à s'ébranle

— Vous êtes sûr qu'elle était avec vous ?
 — Absolument...
 M. Glajeul dans quel bu...

— Hum !

Il s'avisait alors de demander à M. Glaieul dans le récit d'il voyageait en habit, et M. Glaieul s'embarassa de la disparition plus invraisemblable encore que celle de la disparition d'un homme qui avait été assassiné. Cet homme manquait de raison.

d'Irène. Il n'y avait plus à hésiter, cet homme était un com-
et bien qu'il fût redevenu calme, exigeait qu'on le tînt dans
avec la prochaine gare. Le contrôleur le fit asseoir dans un com-
contrôler avec lui la conversation. Il apprit ainsi

Ce personnage pourrait éventuellement servir de témoin à charge.

Il est arrivé à Bayeux, Georges Glacéul descendit d'un train et vint s'expliquer chez le chef de la gendarmerie.

Le contrôleur fut averti par son collègue de la présence du suspect.

Effectivement, dans la nuit du 10 au 11, il est parti en train rapide en compagnie du contrôleur de gare... Dans un apparté discret, celui-ci lui avoua que qu'il s'agissait d'un fou. Il n'hésita pas à le faire entendre à Max Laurent.

Marius ORCHIDEE.

Marius ORCHIDEE
(A suivre.)

Les conditions du concours ont été publiées dans le dernier numéro. Pour les lecteurs qui ne les auraient pas lues, nous les republierons la semaine prochaine.

A black and white photograph of a man with a mustache, wearing a patterned sweater, talking on a telephone. He has a thoughtful or slightly annoyed expression, with one eye closed.

LE PÈRE DE MARIUS épouse la fille du puisatier

Pagnol recevra-t-il pour cadeau de nocces son épée d'académicien ?

Nous avons publié dans l'un de nos derniers numéros l'histoire du grand amour de Josette Day et de Marcel Pagnol... Voici que l'épilogue nous en est annoncé : la fille du puisatier et le père de Marius vont bientôt convoler. Comme toutes les belles histoires, celle-ci finit par un mariage et l'on dit que Raimu sera le témoin...

Mais l'auteur de *Topaze* ne se contente pas de l'amour. Il veut aussi la gloire, non la gloire son-

nante et trébuchante que lui ont déjà valu, depuis longtemps, tant d'œuvres à succès, mais la gloire immortelle que l'on gagne — paraît-il, mais rien n'est moins sûr — à siéger sous la Coupole... Sous le patronage de Pierre Benoit, Marcel Pagnol va se présenter à l'Académie et, pour appuyer sa candidature, il vend ses studios, renonce à la production et noircit du papier à longueur de journées : romans, essais, traités philosophiques... Marcel Pagnol n'entend pas entrer à l'Académie les mains vides.

P. L.

M. Jean-Charles Legrand
est chargé des services
de la radiodiffusion
au Ministère de l'Information

— La radiodiffusion est la forme la plus moderne et la plus agissante de la propagande, a déclaré aux représentants de la presse parlée et écrite M. Jean-Charles Legrand, qui vient d'être chargé par le président Laval des services de la radiodiffusion au ministère de l'Information.

Et il a ajouté :

— Il faut l'utiliser à la rénovation française et à la réconciliation de toutes les forces qui unissent une même communauté d'idéal ainsi d'ailleurs que la presse écrite, qui est et demeure irremplaçable.

LOUISE CARLETTI a fêté son premier bal

A l'occasion du dernier tour de manivelle de *Patricia*, M. Trami-chel a reçu la presse cinématographique. Nous avions oublié nos smoking et nos robes de soirée (nous saluons au passage mesdames nos consœurs). Si l'accueil n'avait pas été si cordial, nous nous serions sentis mal à l'aise parmi les invités en grande tenue, Maurice Escande et Aimé Clariond en habit, Louise Carletti dans une superbe robe bleue. C'était son premier bal. La petite fille de la campagne se lançait

Devenu gentil-homme campagnard



Léon Poirier dans la brousse.

LÉON POIRIER

rêve de belles vendanges
...et d'un film sur le "Petit pauvre d'Assise"

Léon Poirier vient de passer quelques jours à Paris. Cet homme discret, qui fut l'un des pionniers du cinéma français, vit aujourd'hui au fond de la campagne périgourdine, à quarante kilomètres de toute ville, et se repose du cinéma et des voyages en surveillant ses vignes et l'accroissement de son cheptel.

UN GENTILHOMME DU XVIII^e SIÈCLE

Cette vie de gentilhomme, au pays de Montaigne, est bien faite pour plaire à ce grand animateur dont les films furent toujours des œuvres, en ce sens qu'elles portaient d'abord d'une pensée avant d'être une expression. De *Jocelyn* à *Brazza* en passant par *La Croisière Noire*, *Cain* et *L'Appel du silence*, chacune de ses réalisations illustrait un thème psychologique ou montrait l'homme face à lui-même. Le cinéma ne fut jamais pour lui une fin en soi, mais un moyen d'exprimer des idées qui lui tenaient à cœur. Il s'en est servi et s'il a souvent fait œuvre d'art, ce fut toujours au service d'un idéal...

On ne s'étonne donc point qu'il « fasse retraite » de temps à autre. C'était autrefois en parcourant les solitudes africaines, en vivant la vie de la brousse que Poirier « pensait » ses films en attendant de les réaliser. Maintenant c'est dans la campagne française qu'il vit retiré, mais non point pour toujours, en caressant divers projets dont il entend, comme auparavant, servir sa patrie et sa foi.

DES PROJETS DE CINÉMA...

Au nombre de ces projets figure la *Grande Espérance*, une évocation dramatique des premiers âges chrétiens, à laquelle Léon Poirier pense depuis cinq ans. La réalisation, qui était prévue pour le printemps dernier, a dû

qui épousa dame Pauvreté ». On a compris qu'il s'agit de saint François, dont l'exemple n'a jamais été si nécessaire...

En attendant de pouvoir mettre sur pied ce film qui doit évoquer la vie ardente et généreuse du « Poverello », Léon Poirier pense à sa terre...

— Un seul projet immédiat, nous a-t-il confié : faire de bonnes vendanges...

P. L.

Premier metteur en scène féminin



Mesnier, de la caméra, souriait devant le charme, l'élégance, la joie de cette assemblée.

Mais la personne qui se donnait le plus de mal, c'était M. Trami-chel.

être retardée et l'auteur ne sait encore quand il pourra entreprendre son travail.

En attendant, il prépare le scénario d'un magnifique sujet, « Le petit pauvre d'Assise d'après les faits et gestes de l'homme jeune et riche ».

Le coin du Figurant

Cette semaine au studio :
Neuilly : *Totte et ses amis*. Réal. : Pierre Colombier-Continental.
Saint-Maurice : *Les Visiteurs du Soir*. Réal. : Marcel Carné. Régie : Pauly-Discina. Monsieur la Souris. Réal. : Georges Lacombe. Régie : Pillion-Richeb.

Epinal : *Une Étoile au Soleil*. Réal. : Swoboda. Régie : Hérold-Industrie Cinématographique.

Francois-1er : *Les Affaires sont les Affaires*. Réal. : Jean Dréville. Régie : Le Paritaire-Moulins d'Or.

Studio de la Seine : *Le Mistral*. Réal. : Jacques Houssin. Régie : Tanière-S. P. D. F.

Photosonor : *Secret de Famille*. Réal. : Robert Péguy. Régie : Le Paritaire-Fernand Rivers.

Buttes-Chaumont : *Patricia*. Réal. : P. Mesnier. Régie : Testard-S.P.C. — L'Honorable Catherine. Réal. : Marcel L'Herbier. Régie : Jim-S.O.F.R.O.R. — *Le Loup des Malveneur*. Réal. : Guillaume Radot. Régie : Testard-U.T.C. — *Frederiqua*. Réal. : Jean Boyer. Régie : Michaud-Ja-son.

Studios de Boulogne, 68, av. J.-B.-Clément : *Lettres d'Amour*. Réal. : Claude Autant-Lara. Régie : Saurel-Synops.

On prépare :
Jeunes Filles dans la Nuit. M. Mirande réalisera un nouveau scénario de lui-même, en septembre, pour C.C.F.C.

Lumière d'Été. Jean Grémillon commencera ce film en août-septembre à Nice, pour Discina.

Le Voyageur de la Toussaint. Louis Daquin réalisera ce film dans le courant de septembre, pour Francinex.

Capitaine Fracasse. C'est le 10 août, aux Studios de Saint-Maurice, qu'Abel Gance réalisera ce film. Lux, 26, rue de la Bienfaisance.

Le Camion Blanc. Ce film de Léon

Joannon sera tourné en zone non occupée jusqu'en septembre.

Un Mois à la Campagne. Pierre Blanchar réalisera ce film dans le courant de septembre pour Pathé.

Port d'Attache. Réalisé par Jean Choux, ce film entrera en studio aux environs du 15 août.

L'ECHOTIER DE SEMAINE.

Tu m'aimeras... le temps d'un film

(Suite des pages 8-9).

...Micheline Preste et Fernand Gravey, n'est-ce pas le couple idéal 1940 ? Elle est jeune, il est jeune ; elle est primesautière, coquette ; il est fougueux, élégant. Dans *Paradis perdu*, Fernand Gravey aime Micheline Preste des deux plus belles façons d'aimer, l'Amour avec un grand A, et l'amour paternel. Dans la Nuit fantastique, Fernand Gravey s'prend d'une vision... vision charmante... Micheline Preste...

...La fierté ombrageuse, allée à la grâce hautaine, font de Pierre Blanchar et d'Annie Ducaux le couple le plus beau, le plus séduisant. Ils n'ont tourné qu'un seul film ensemble, l'Empreinte du Dieu.

Ils tournent actuellement Pontcaral, qui n'est que leur second film, et déjà la critique les a consacrés « couple idéal » ! Est-ce pour leur talent ? pour leur compréhension ? ou tout simplement pour leur ressemblance morale ?

Comme dit un vieux proverbe : « Qui se ressemble s'assemble »... A.-L. DU A.

GERMAINE DULAC est morte

Le cinéma français est en deuil. Germaine Dulac, dont on vient d'annoncer la mort, n'était pas seulement « le premier metteur en scène féminin du cinéma français », c'était aussi un caractère et un tempérament artistique d'une rare valeur.

Elle fut, à l'époque héroïque, parmi les cinq ou six réalisateurs qui contribuèrent par leur talent, et surtout par leur audace, à sortir le film français de l'ornière où il risquait de s'enliser.

Ses théories, plus encore peut-être que ses œuvres, ont suivi le septième art et restent valables, en dépit des années...

Avec Louis Delluc, Germaine Dulac débuta au cinéma en tournant « La Fête espagnole ». Presque tous ses films : « La Mort du soleil », « La souriante Mme Beudet », « La Folie des Vaillants » figurent parmi ce qu'on est convenu d'appeler « les classiques du cinéma ». Par la suite, Germaine Dulac s'adonna résolument au film d'avant-garde en tournant « L'Invitation au voyage », « La Coquille et le clergymen », « Arabesque », d'après Debussy...

Atteinte d'un mal sans espoir, Germaine Dulac vivait depuis plusieurs années retirée du cinéma. Elle n'en suivait pas moins avec passion un art auquel elle avait consacré sa vie et offert toutes les ressources de son talent et de sa foi...

P. L.



M. Escande et A. Clariond encadrent la jeune Patricia.

Pierre Blanchar, metteur en scène

(Suite de la page 3.)

Le premier, c'est feu Tourguéniev, un des plus grands écrivains russes dans l'œuvre duquel il a péché adroitement un sujet de film.

Le second, c'est Charles Spaak qu'il a chargé du scénario et de l'adaptation.

Le troisième, c'est Christian Stengel. Officiellement, Christian Stengel est un directeur de production ; officieusement, il est aussi capable de régler un éclairage que d'écrire un scénario ou un découpage et de combiner un travelling de derrière les sunlights.

C'est une sorte de « deus ex machina » du cinéma.

Une manière de maître d'œuvre. Quelque chose comme un timonier de confiance.

Un poisson pilote... Le quatrième atout, c'est le chef opérateur Matras qui vous fabriquera en studio une radieuse matinée de printemps avec trois briquets et deux lampes Pigeon.

Enfin, Blanchar s'est assuré une longue à l'atout avec l'interprétation qu'il a choisie : Marie Déa, Marguerite Moreno et Suzy Carrier pour les dames, Jacques Dumesnil et Gilbert Gil pour les rois, plus un petit valet hermaphrodite : Carletti, qui aura un rôle de petit garçon.

Il y avait également un rôle important et délicat qui ne pouvait être confié qu'à un as.

Pierre Blanchar a choisi Pierre Blanchar. C'est l'as d'atout.

En attendant de prendre ses fonctions de général-metteur en scène, Blanchar est toujours à Joinville le colonel Pontcaral et il continue à faire l'exercice sous le commandement de J. Delannoy.

Seulement, dès qu'il a une minute ou une petite heure (c'est ce qui arrive quand sa partenaire Annie Ducaux change de robe), Blanchar se met dans un coin et se plonge dans un dossier déjà volumineux.

C'est le scénario d'« Un mois à la campagne », qui s'intitule provisoirement « Un fol été ».

Et je te combine un premier plan, et je t'imagines un travelling, et je t'annote, et je te rature, et je te travaille.

Parfois, Blanchar organise dans un coin du studio un petit soviet composé de Stengel, Matras et lui.

Et je te combine, et je t'imagines, et je te discute, et je te crayonne, etc., jusqu'à ce que Jean Delannoy ait besoin de lui.

Alors, Blanchar pose gentiment ses étoiles de général sur son scénario et reprend docilement ses cinq galons devant la caméra.

Le soir, dès qu'il est rentré chez lui, à l'ombre du Panthéon, Blanchar travaille.

Le dimanche, avec Charles Spaak, il travaille.

Le matin, dans l'autobus qui l'emmène à Joinville, il travaille.

Il travaille tout le temps.

On dirait qu'il a peur de manquer le train. Celui de 20 h. 02...

J.

CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES

118, Champs-Élysées (Métro : George V)

7^e et sensationnel programme entièrement inédit

ARTS ★ SCIENCES ★ VOYAGES

RODIN — LAMARTINE — 30 JOURS

AU-DESSUS DES NUAGES

POUR
SERVIR LA FRANCE ET
SECRETARIAT
GAGNER LA PAIX
GENERAL DE LA
JEUNES. UNISSEZ-VOUS !
JEUNESSE.

100% Actualité
ACTU
PARAIT LE DIMANCHE
DANS TOUTE LA FRANCE
16 PAGES • 3 FRANCS

Dans ce numéro :

PIERRE BLANCHAR
metteur en scène

Ciné-



mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 49 - 2 Août 1942

L'admirable
artiste Werner
Krauss que nous
reverrons dans
un très beau
film *Annelie*.

Photo U. F. A.

